

LIBERTÉ - ÉGALITÉ - FRATERNITÉ

LA LIBERTÉ

DE SAINT-PIERRE ET MIQUELON

Liberté, Liberté chérie
Combats avec tes défenseurs
(ROUGET DE L'ISLE)

Un peuple n'est vaincu que
lorsqu'il accepte de l'être.
(FOCH)

HEBDOMADAIRE INDEPENDANT

Administration, Publicité et Circulation: Léon Briand, rue Jacques Cartier -:- SAINT-PIERRE

Nous empruntons au grand hebdomadaire « FRANCE AMÉRIQUE » l'article suivant sur la visite à New-York du Général de Gaulle, Chef du Gouvernement Provisoire de la République Française.

RENCONTRE D'HISTOIRE.

IL EST PASSÉ COMME UNE GRANDE FLAMME...

Par Michel GEORGES-MICHEL

C'est un des marins blancs de la garde d'honneur qui, le premier aperçut l'avion:

« Là, ! » cria t-il en étendant le bras.

Le maire La Guardia, qui ne cachait pas son impatiente émotion, suivit, du regard la direction indiquée, et, la main devant ses yeux:

« Oui, » dit-il.

Ce ne fut d'abord qu'un mince trait à l'horizon et qui bientôt grandit, prit forme. Un coup de soleil, soudain, toucha une aile. Et ce fut comme une annonciation dans le ciel.

Le grand avion s'approcha, décrivit quelques courbes, tour à tour gris et argent dans la lumière, se posa.

Nous connûmes bien des heures d'émotion, durant ces années d'exil. Mais jamais une émotion d'une telle qualité, d'une telle intensité, si haute, si pure.

Les marins s'étaient roidis à en trembler, l'arme au bras. Le groupe même des officiers américains hésitait, gênés comme à la venue d'une apparition surnaturelle.

Mais se dégageant de ses ailes, l'apparition, aux éclairs du magnésium, descendit traquillement par la petite échelle du bord, sourit.

Alors, le maire La Guardia, retrouvant sa fougue latine, se précipita, saisit à deux mains la main tendue du Chef, et de cette voix où vibre encore le timbre napolitain, s'écria:

« Je sais que je parle au nom des sept millions et demi d'habitants de cette ville quand je dis qu'en vous serrant la main, c'est toute la France que j'accueille! La France qui revit aujourd'hui grâce à l'homme qui jamais ne désespéra d'elle: le Général de Gaulle! »

Alors l'apparition, bien campée dans son vêtement kaki, le Général de Gaulle, parla. Et sa voix fut claire et droite comme son regard:

« New-York a donné son appui aux enfants de France qui n'ont jamais abandonné leur drapeaux, en dépit des événements. New-York a été fidèle à lui même comme à ses amis. Aujourd'hui, je viens dire à New-York que New-York a eu raison... »

Derrière les barrages, deux mille personnes acclament le Général qui, après un court repos dans un des salons de la gare, monte dans l'auto du maire qui se dirige vers la Cinquième Avenue, encore pavée des drapeaux du Quatre Juillet.

Visite traditionnelle au Rockefeller Center, au sommet duquel, en bon technicien militaire, le Général aime à s'orienter et se fait désigner les grands centres de la ville. Palme à la statue de Lafayette qui, l'épée sur le cœur et la main tendue, semble remercier son illustre visiteur. Puis City Hall.

Au City Hall

Là, c'est l'atmosphère des grands jours de Paris. Au centre de la place, il y a un petit carré formé par les marins blancs à pompons rouges et les automobiles officielles.

Mais tout autour, et depuis le matin, malgré l'horrible chaleur emmagasinée par les pierres de la ville, une foule se presse, s'agit, se pousse. Au-dessus de la houle des chapeaux et des têtes, mille drapeaux à la croix de Lorraine, quelques-uns losangés comme les étendards de Valmy, flottent. Et quelques-uns déjà tom-



bent des fenêtres. Il y a de tout, dans cette foule: les Français accourus, quelques uns des Etats voisins, pour LE voir: des ouvriers, des commis, des femmes surtout et qui ont revêtu des robes aux trois couleurs: des théories de Martiniquaises ou de Haïtiennes qui zéaient si gentiment «Nous Fanzaises...», des Polonais, des Tchèques, des Russes, des Grecs, des Serbes, tous ceux qui toujours en cru en nous. Et combien d'Américains ceux de l'ancienne guerre, le calot sur la tempe; ceux et celles qui ont lu nos livres, applaudi notre théâtre et qui, bien avant l'arrivée du cortège, crient: «Vive de Gaulle!»

La chaleur, la poussière, la moiteur de l'air ne découragent personne.

«Pourvu que je le voie, un peu!»

Et quand le cortège arrive, c'est une frénésie inimaginable. Les pieds trépignent, les têtes se haussent. On dirait que la foule se surélève par immenses paquets pour crier sa joie, son admiration.

Et voici la *Marseillaise* que cette multitude reprend, la gorge serrée.

A côté de moi, un homme pleure. Comme je le regarde, il me dit:

«Non, non ce n'est pas la *Marseillaise* qui me fait pleurer. J'étais prisonnier en Allemagne, j'ai passé ensuite quelques mois en France. Eh bien, ce qui me fait pleurer, monsieur, c'est que pendant un temps, je n'avais pas cru en lui. Et que d'autres qui ne savent pas, vous entendez, n'ont pas cru parce qu'ils ne savaient pas...»

A l'intérieur du City Hall, en dépit d'un admirable service d'ordre, la foule est si dense qu'on ne peut avancer d'un pas, ni dans les couloirs, ni sur les escaliers. Mais après la réception de la Presse, cette foule est autorisée à défiler devant le Général, à lui serrer la main. Des femmes s'agenouillent. D'autres laissent tomber des brassées de fleurs à ses pieds. D'autres baissent les pans de sa tunique.

Au dehors, des milliers de bouches crient toujours: «Vive de Gaulle! Vive de Gaulle!»

Alors, quand il sort, quand il s'arrête sur le perron, les bras étendus comme d'un grand Christ robuste pour remercier ces vingt mille âmes, c'est la foule qui répond:

«Non, nous, c'est à nous de vous dire merci.»

La voix est nette, claire, timbrée haut et sans hésitation. On aura lu déjà dans la presse américaine les «huit points» du Général de Gaulle, qui ont tant impressionné les uns par leur clarté, et tant rassuré les autres..., nos colonies sauvegardées, l'unité du mouvement de résistance, la renonciation à toute demande territoriale nouvelle, l'occupation de la Rhénanie, la France au rang des grandes puissances, l'accord parfait avec le Président Roosevelt.

A mon tour, j'interviewe les journalistes et leur demande leurs impressions:

«Nous aimerions que tous ceux que nous interrogeons nous répondissent avec une telle concision.»

«C'est un homme qui «veut», mais qui sait ce qu'il veut.»

«Si beaucoup de Français lui ressemblent, le peuple de France est un grand peuple.»



«Le père Diogène, s'il était ici, pourrait souffler sa lanterne; il aurait trouver un homme.»

«En voyant et en écoutant cet homme, nous avons compris ce qu'a pu faire Lafayette.»

«C'est un saint-chevalier, comme il y en a dans les grandes légendes de votre pays.»

Et tous semblaient très graves. Quelque chose de chez nous avait pénétré leur âme.

Au Waldorf

Là, c'était la réception privée; à peine quinze cents personnes dans chaque salon, où, durant une heure, le général s'est promené librement, autant qu'il le put, dans cette foule d'élite, conviée par la délégation new-yorkaise du Gouvernement Provisoire de la République.

Il cause avec les uns, les autres. Il est de très bonne humeur.

«Au City Hall, j'ai failli ne plus retrouver mon képi...»

«Général on le voulait pour le Musée.»

Mais les applaudissements ne cessent pas, même durant un quart d'heure, quand le général monte sur la petite estrade qui lui a été réservée.

Là, il parle plus simplement qu'il ne l'a fait aujourd'hui mais avec la simplicité des grands prophètes, disant de grandes choses avec les mots les plus familiers, et les plus justes:

«Mesdames, messieurs, mes chers compatriotes, je dois vous dire ma joie de me trouver ici avec des Français, des Français entourés d'amis, des Français réunis avec un espoir qui est aujourd'hui une certitude. Malgré les mauvaises vagues qui nous ont secoués, nous nous retrouverons bientôt, tous unis autour de la France qui reprendra sa place parmi les premières nations. Par dessus le désastre, nous allons tous ensemble vers les sommets... Oui, tous; ceux qui les premiers ont su garder la foi, et ceux qui l'ont retrouvée peu à peu et qui sont quand même nos enfants...»

Nous nous regardons tous avec émotion. Quoi! ce grand chef a l'âme généreuse des grands chefs! Et la Victoire qui brille dans ses yeux clairs saura replier sa grande aile vibrante sur ceux qui, sans trahir, avaient douté d'elle...

«Le Gouvernement français tient à vous dire par ma bouche toute la confiance qu'il a dans la colonie française de New-York. Et avant de vous quitter, je vais vous demander de chanter la *Marseillaise* avec moi!»

Et le premier le général de Gaulle, commence l'Hymne sacré. Et toute l'assistance fait vibrer les murs du grand building américain, les bras levés, les drapeaux frémis-sants comme des ailes. Et de dehors, la foule répond.

Huit heures. Les autos trépignent en bas. Aux accents de la *Marseillaise*, le Général, une clarté sur le front, quitte cette foule qui ne sait comment lui témoigner de son admiration, de son amour, de sa foi.

Demain, à l'aube, dans la grande avenue, les voitures l'emporteront vers l'avion qui, à travers le ciel, conduira le Général de Gaulle vers une terre qui porte encore des âmes françaises.

Ici, il est passé, comme une grande flamme qui a purifié les cœurs et donné un peu de sa noblesse à chacun de nous.

LE GÉNÉRAL DE GAULLE A MONTRÉAL

Dans le concert d'acclamations et de louanges qui, du cœur de cette grande ville de la Province française de Québec est monté vers notre grand Chef, lors de sa brève visite, des voix Saint-Pierraises se sont mêlées.

Elles ont crié à ce Grand Français toute leur joie, leur fierté, leur admiration, leur reconnaissance. Par elles, par celle de Monsieur René Daguerre — frère d'un héroïque combattant Saint-Pierrais — Président du Comité des Français Libres de Montréal, héros de la guerre 1914-1918 — Médaille militaire, Croix de guerre — c'était un peu de Saint-Pierre qui était là présent.

Au soir de cette journée désormais inoubliable pour eux, des Saint-Pierrais voulant faire partager leur joie à leur parents et amis, écrivent, télégraphient.

Voici entre autres, un message et une lettre. Ils parlent d'eux-mêmes et, n'en déplaise à nos vichystes locaux, ça n'est point là affaire de propagande mais tout simplement affaire de sentiments, de ces sentiments qui animent des cœurs bien nés, des cœurs de bons français :

*Télégramme adressé à M^{me} F. D. par sa sœur - Montréal
12 Juillet.*

« Suis arrivée campagne pour réception Général de Gaulle foule délirante, tout Montréal acclame libérateur France. Ville pavoisée inscription « Vive le pilier de la Résistance Française » même les Anglais chantent la Marseillaise, famille entière vu de Gaulle tout près, homme épantant, regrettons absence toi et papa. »

M. M.

Monsieur A. T. écrit à ses parents:

11 Juillet 1944

Chers parents,

« Je viens m'entretenir quelques instants avec vous ce soir après une journée inoubliable, et quoique très fatigué et écrasé par la chaleur je tiens à vous narrer mes impressions de la brève visite du Général de Gaulle dans notre ville. Arrivé de Québec vers une heure tantôt le Général était reçu rapidement à l'Hôtel de Ville, j'avais eu la chance d'être invité par le secrétaire du Maire qui est un de mes amis, et j'ai pu assister à cette réception et prendre quelques photos « à bout portant » que j'ai hâte de développer.. Les abords de l'Hôtel de Ville étaient envahis depuis plusieurs heures par la foule mal contenue par un cordon de police, en sortant je m'étais placé près de

« l'auto qui devait conduire le Général et le Maire au Monument aux Morts, et j'ai pu pendant quelques minutes et après lui avoir serré la main prendre plusieurs photos du Général qui est excessivement affable et doux, se prêtant de bonne grâce aux exigences des nombreuses personnes qui se ruaien sur la voiture, même un bon vieux qui commençait à lui faire un discours.... j'allais chercher ma voiture pour monter à l'hôtel Windsor où j'étais convié à la réception faite par le Maire et ensuite au même hôtel dans un autre salon à une autre réception du Comité Français, j'y suis resté jusque quatre heures. D'abord le Général a fait un beau discours au balcon de l'hôtel devant une immense foule, il faisait un temps lourd, humide et une petite pluie fine tombait, aussi je doute que les quelques photos prises à ce moment soient réussies.

« A la réception du Maire il y avait foule, j'y ai rencontré des tas de gens. Le Maire présenta ses invités qui s'étaient placés en file indienne j'étais un des premiers et j'allais donner mon nom au Maire lorsque celui-ci me tendit la main et dit au Général : « M. T.... je corrigeai : A. T. de Saint-Pierre et Miquelon »... Le Général me tendit la main et la retira me retint de l'autre placée sur mon épaulé, « vous êtes de Saint-Pierre dites moi encore votre nom ? je répétais » Tiens, tiens, dit-il, et comment ça marche là-bas à St-Pierre ? je ne pouvais pas lui faire l'historique de la situation et lui dit « Je suis sûr qu'on serait très heureux de vous recevoir mon Général ». Il fit un geste comme pour dire ce n'est pas possible et le Maire attendait déjà pour présenter le suivant.... Un buffet superbe et copieux était ouvert et le Général était déjà convié ailleurs dans d'autres salons où l'attendaient diverses délégations. Enfin on le retrouva dans l'immense salle où la foule attendait, et il fit son dernier discours, splendide celui-là, il termina en entonnant la « Marseillaise », et plusieurs de mes connaissances, réfractaires à cet homme, sortirent avec une toute autre opinion, c'est ainsi que partout on entendait des commentaires sur sa simplicité, son éloquence... Il laissera de ce voyage une excellente impression qui se traduit dans la presse américaine en général, par des commentaires élogieux sur son attitude.....



HOMMAGE DE MADAME ROOSEVELT AUX HÉROÏQUES COMBATTANTS DE LA RÉSISTANCE FRANÇAISE ET AUX FEMMES DE FRANCE

A l'occasion du « *Jour de la Résistance Française* » Madame Eleanor Roosevelt a envoyé le message suivant à « *France Forever* », le Comité de la France Combatteante aux Etats-Unis, affilié au Gouvernement Provisoire de la République Française, pour être transmis à la Résistance Française à l'intérieur de la France :

La Maison Blanche
Washington D. C. 21 Juin 1944

A « *France Forever* »

Je suis heureuse d'avoir l'occasion de m'adresser au Peuple héroïque de France. Plus que jamais, avec nos fils qui se battent maintenant sur le sol de France, dans cette guerre *totale* de libération, et nos alliés, nous sommes unis dans une Grande Communauté de fierté et d'espoir.

Tandis que les forces alliées avancent inexorablement vers la victoire finale, je rends hommage à tous les héros et les martyrs de la Résistance Française, particulièrement, à la patience inlassable, à l'initiative infinie et au courage indomptable des Femmes de France.

Nous nous inclinons devant ceux qui sont tombés, mais nous faisons appel aux vivants pour un renouveau de courage et d'efforts, en vue de la Victoire finale et de la Libération.

Sincèrement,
Eleanor ROOSEVELT

Etat-Civil de Saint-Pierre

NAISSANCES :

- 16 Juillet. — Poirier, Maryvonne-Blandine. — Le Guennec, Monique-Marie-Françoise.
 18 Juillet. — Le Bars, Marguerite-Georgette-Léone.
 19 Juillet. — De Arburn, Michèle-Charlène-Marie-Joséphé.
 22 Juillet. — Chaignon, Maryvonne-Manuella-Etienne-France.
 24 Juillet. — Coutances, Suzanne-Andrée-Jeanne.
 26 Juillet. — Febvay, René-Edouard-Henri.

DÉCÈS :

- 25 Juillet. — Arozamena, Martin.

UN GRAND FRANÇAIS EST MORT

Le 20 Juillet M. Pierre VIENOT, Ambassadeur de France à Londres, est mort. Né à Clermont-Ferrand (Oise) le 5 Août 1897, il s'engaga volontaire à dix-sept ans. Trois fois blessé, deux fois cité, décoré de la Légion d'honneur à titre militaire, ce français qui, au cours de sa prime jeunesse avait multiplié des preuves d'héroïsme et de grand sens du devoir, sut jusqu'à la dernière minute, bien que miné par des maladies contractées au cours de la précédente guerre et aggravées par l'incarcération du fait de Vichy, rester égal à lui-même. La carrière politique de Pierre VIENOT fut brillante. Ayant fini ses études de droit, il fut attaché au cabinet du Maréchal Lyautey où il resta trois ans, car ce grand Africain, si bon connaisseur d'hommes, s'était pris d'estime et d'amitié pour son jeune collaborateur. Élu en 1932 député socialiste indépendant du département des Ardennes, à la circonscription de Rœrois, VIENOT fut délégué de la France à la conférence du désarmement de 1932 à 1934. En 1936 il fut Sous-Secrétaire d'Etat aux Affaires Etrangères dans le Cabinet de Blum. Au moment de la chute en 1937 il adhéra au socialisme. Lorsque la nouvelle de la guerre mondiale éclata, Pierre VIENOT contracta, pour la deuxième fois, un engagement volontaire. En 1940 il fut un des passagers du « *Massila* ». Arrêté à Rabat par les ordres de Pétain, il se vit condamné par le Conseil de Guerre de Clermont-Ferrand à 8 ans de prison avec sursis. Arrêté de nouveau en Août 1942 il fut surveillé pendant six mois dans sa résidence. En Janvier 1943 il réussit à s'échapper et atteignit Londres en Avril de la même année. Il reçut alors le titre de Délégué du Comité Français de la Libération Nationale avec le rang d'ambassadeur. Des personnalités plus qualifiées retraceront l'importance du rôle diplomatique tenu par Pierre VIENOT auprès du Gouvernement britannique. Nous, nous souvenant des dernières apparitions qu'il fit en public pour prononcer le discours du Quatorze Juillet, alors qu'il était déjà mourant, nous voulons avant tout nous incliner devant la dépouille de cet Ambassadeur de France, de ce grand Français, qui tomba à son poste comme un soldat.

Nous sommes heureux de pouvoir publier ci-dessous un article qui vient de nous parvenir d'Alger du Commissariat à l'Information, et qui commente les souffrances endurées par la population parisienne sous le joug ennemi. Cet article montre que, malgré les odieux traitements qui leur sont infligés, les Parisiens forment l'avant-garde de la Résistance Nationale à l'oppression nazie.

PARIS

Un million de personnes interpellées et soumises au contrôle policier des diverses Gestapos pendant cinq semaines.

Sur ce million de Français, 200.000 détenus pendant une période variant entre 24 et 48 heures.

Sur ces 200.000 Français, 7 à 10.000, pour la seule première semaine de l'opération expédiés vers la prison, vers le camp de concentration, ou vers l'Allemagne.

Tel est le calvaire que vient de gravir Paris d'après le dernier évadé qui ait réussi à gagner l'Empire libéré : Michel Le Trocquer, fils du Commissaire délégué à l'administration des territoires métropolitains libérés qui, lui même, à treize fois échappé, par treize miracles successifs, aux démarches des policiers allemands spécialement dirigées contre lui.

Il faut que toute la France sache, il faut - en particulier - que les départements martyrs de la Haute-Savoie, de l'Ain, de la Dordogne, du Jura, de l'Isère, etc. sachent combien la capitale est à la peine avant d'être, de redevenir, à l'honneur.

Ne parlons même pas des problèmes dramatiques, chaque jour plus insolubles, que posent le ravitaillement, les transports, le chauffage, l'éclairage, l'habillement. Pour ne citer qu'un exemple, sous prétexte de réduire la circulation d'électricité, un beau jour 25 stations de métro de plus sont fermées, le lendemain la circulation du métro est arrêtée deux heures plus tôt ; ainsi, les Parisiens sous-alimentés sont obligés de couvrir des kilomètres supplémentaires à travers la ville, avec leurs paquets et leurs valises, tandis que les restaurants à 1.000 ou 500 francs par tête réservés aux Allemands et aux traîtres conservent un éclairage brillant. Si dur que cela soit, tout cela n'est rien à côté de la chasse à l'homme entreprise aux alentours du 25 Février, non sans que les formations organisées des FORCES FRANÇAISES DE L'INTÉRIEUR en aient été - Dieu merci - avisées à temps. Stations de métro entièrement filtrées à l'entrée et à la sortie ; rames entières vidées de leurs occupants (la scène s'est déroulée par exemple, un dimanche, à 16 heures, à la station Cité) ; contrôles volants ou prélevements massifs effectués dans tous les grands cafés, dans de nombreux cinémas (d'ailleurs soumis au régime de cinq séances par semaine), ou sur les grandes artères (Champs-Elysées, Boulevards, etc.) : un samedi après-midi, tous les passants qui se trouvaient sur les champs-Elysées, entre deux points séparés par 300 mètres, furent rafles tous ensemble.... Quel est le sort réservé à ces innombrables victimes ? Il est évidemment variable. Tantôt, on se contente d'une vérification des papiers. Tantôt, on vous emmène au

commissariat du quartier où la détention se prolonge, pour les plus heureux, de une à douze heures. Tantôt, (souvent - hélas !) c'est l'encasernement au Grand Palais, ou au Vél. d'Hiv, où l'on reste au moins 24 heures, quand ce n'est pas 48, avant même qu'on songe à vous demander quoi que soit. Pour ce qui est de la nourriture et de l'hygiène, n'en parlons pas ; comme nous l'avions prévu, les mêmes conditions atroces qui furent, il y a deux ans, imposées d'abord aux Juifs, sur lesquels l'Allemagne et ses complices se firent la main, sont maintenant étendues à tous les Français, sans distinction d'opinion, ni d'origine. Au 30 Janvier 1944, la France ne comptait que 107.000 fusillés et 312.000 internés. Il en fallait évidemment davantage pour peupler le paradis de l'ordre nouveau.

Nous voudrions bien - hélas ! - ne pas avoir à ajouter que les opérations furent le plus souvent dirigées et effectuées par des policiers français renforcés et espionnés par des Miliciens ! Habile juxtaposition qui rendit fort difficile la moindre complaisance de la part des membres du Service d'Ordre (de l'ordre allemand en plein Paris) anxieux de manifester leur patriotisme.

Il est vrai que les Parisiens, après avoir gravi leur calvaire, ont eu la récompense d'une grande « joie ». Ils ont vu Monsieur Pétain, en chair et en os. Et ils l'ont même entendu, au sortir du Vél. d'Hiv, quand ce n'était pas du fond de leurs prisons, leur dire que l'« Allemagne défendait la civilisation occidentale ». Déclaration toute naturelle à vrai dire, dans la bouche de l'homme qui venait de prêter sa police à l'Allemagne pour l'aider à briser la résistance, c'est-à-dire, de son propre aveu, et pour reprendre sa propre définition, tous les Français, depuis les fonctionnaires jusqu'aux simples citoyens en passant par les militaires.

Mais la résistance parisienne a déjà su montrer aux « déteneurs de la civilisation occidentale » que la torture l'avait galvanisée, bien loin de la briser. Et, pour lui rendre un hommage parti d'elle-même, qu'il nous soit seulement permis de redire le dernier quatrain du poète anonyme dont, partout, dans le monde libre, la voix trouve déjà tant d'échos :

« Je vous salue, ma France où le peuple est habile
A ces travaux qui font les jours émerveillés
Et que l'on vient de loin saluer dans sa ville
Paris, mon cœur, trois ans vainement fusillé ! »

UN EXEMPLE DE SOLIDARITÉ

Nous apprenons que Monsieur l'Administrateur du Territoire vient de recevoir la lettre suivante d'un groupe de Saint-Pierrais, résidant à Montréal.

Montréal, 5 Juillet 1944

Monsieur l'Administrateur,

Un groupe de St-Pierrais résidant actuellement à Montréal, a l'intention d'offrir une gerbe de fleurs, au pied du Monument aux Morts, à Saint-Pierre, en souvenir de tous nos parents et amis, morts au combat.

Je me suis informée auprès du Commandant Le Normand, de la méthode à suivre, pour faire parvenir les fonds nécessaires à Saint-Pierre.

Il m'a conseillée d'adresser la somme, en un chèque émis en votre nom.

Vous trouverez donc, joint à la lettre, un chèque au montant de \$ 12, ainsi que la liste des St-Pierrais qui ont participé à la collecte.

Vous remerciant à l'avance.

Je demeure votre toute dévouée

Signé : Marie GÉLOS

1955 Gilford

Montréal

Liste des Saint-Pierrais ayant participé à la collecte.

M. & M^{me} Pierre Dearburn;
 M. & M^{me} Jean Bouteiller;
 M. & M^{me} Léon Hacala;
 M. Francis Daireault;
 M. Roger Dearburn;
 M. Jean Dagort;
 M. Alfred Bannier;
 M. Martin Noalan;
 M^{me} Marie Quémart;
 M^{me} Henriette Mainguy;
 M^{les} Madeleine et Marie Gélos.

L'ISTHME DE LANGLADE

LA POINTE-AU-CHEVAL

A peine pouvait il regardait devant lui, ses paupières étaient à demi-clauses par les cristaux qui s'attachaient aux cils. Pendant plus de trois heures, il chercha à s'orienter dans la direction de ce qu'il croyait être la Pointe-au-Cheval, traînant sa jument, la pauvre Grisette, par la bride, et tout d'un coup son cheval et lui se trouvèrent sur la toiture de la ferme Durand, ferme abandonnée, mais dans laquelle un pauvre pêcheur surnommé Karibou et sa femme avait trouvé un abri pendant l'hiver. Madame Karibou offrit à Le Timonier un peu de thé chaud, sans sucre, du *thé de la montagne*, triste cordial! mais Le Timonier, après s'être un peu réchauffé, se décida à faire un dernier effort et à pousser jusqu'à la ferme Olano, où il comptait recevoir les soins que comportait son état. En effet, chez Olano, il fut admirablement soigné. On lui donna du bouillon, du vin chaud, mais quand on voulut le débarrasser du cache-nez dont il s'était emmitouflé et qui s'était congéle sous l'effet de la transpiration, on commit l'imprudence d'approcher de l'eau tiède. Thérapeutique plus zélée qu'intelligente! On obtint le cache-nez, mais avec le cache-nez des lambeaux du tissu cellulaire sur la propriété duquel le pauvre Le Timonier ne pouvait avoir aucun doute. Depuis qu'il a fait peau neuve, une sardine ui a poussée sur la manche, mais avouez qu'il l'a bien gagnée, cette sardine blanche qui a fait de lui le plus beau brigadier de la gendarmerie coloniale.

Vraiment! quand on songe à toutes les souffrances qu'impose aux gendarmes le transport du courrier postal, pendant l'hiver, on conviendra que le capitaine Videment a eu une inspiration de génie, le jour où dans sa judiciaire il a imaginé l'expédient qu'on va lire. Se trouvant à la Pointe-au-Cheval, et ayant besoin de communiquer avec la ferme Crassin, il eut l'idée de griffonner un mot de billet et de confier le message à un chien de Terre-Neuve. Le Terre-Neuve ne comprit pas tout d'abord l'office qu'on attendait de lui, mais quelques pelotes de neige adroitement lancées sur son dos furent une démonstration suffisante de ce qu'il avait à faire. Le chien s'acquitta de la commission avec une ponctualité digne des éloges de M. Cruchon, un juge sévère en la matière. — Cet exemple prouve qu'on pourrait transformer les chiens de Terre-Neuve en messagers intelligents. Il n'y aurait qu'à les soumettre préalablement à un entraînement, et ce surnumérariat accompli, on les attellerait à des traînes sur lesquelles on fixerait solidement le sac aux dépêches. Je suis persuadé que cette innovation aurait des résultats très pratiques. Tout le monde y trouverait son compte. Les gendarmes ne seraient plus exposés à rapporter de Langlade une santé compromise pour le restant de leurs jours; les Terre-Neuve qui sont de braves chiens y gagneraient une bonne soupe trempée, et le budget du Service Local ne serait pas appauvri pour cela...

(La suite au prochain numéro)

Les événements de la Quinzaine

Chronique militaire:

En France, sur le front de Normandie, la quinzaine qui vient de s'écouler a été marquée, essentiellement, par la prise de St-Lô et par l'offensive des troupes du général Montgomery au Sud-Ouest de Caen. Les américains sont entrés dans la ville de Saint-Lô, à la fois par l'Ouest, à partir de la barre de Semilly, par le Nord-Ouest, le long de la Vire et, par l'Est, le long de la route 172, de Balleroy à Saint-Lô. Dans le secteur de Tilly, les Anglais ont lancé une vigoureuse offensive et ils tiennent la ligne qui passe au Sud d'Hotot, au Nord de Noyer, à l'Ouest de Cyrus, au Sud d'Evrecy et qui remonte vers Caen, en passant au Sud d'Esquay et de Maltot. Vaucelles, faubourg au Sud de Caen, a été délivré après avoir été le théâtre de violents combats de rues. Les objectifs immédiats de cette offensive sont: les petites villes de Thury-Harcourt, Foret, Percingloude. Au Sud-Est de Caen, les blindés britanniques ont effectué une percée le long de la route nationale numéro 13, allant de Caen à Paris et sont arrivés jusqu'à Bourgebus, à 12 kilomètres au Sud de Caen, où des batailles de chars, d'une extrême violence, se déroulèrent. Dans le quadrilatère, La Haye-du-Puits, Carenton, Periers et Lessay, les américains continuent leur progression vers le Sud. Ils sont rentrés à Lessay et Periers.

Nos alliés américains après avoir occupé la ville de Troarn, ont libéré également Etavaux et Maltot. Ils avancèrent aussi à l'Ouest de Saint-Lô et, dans l'après-midi du 26 Juillet, ils effectuèrent une percée dans les lignes allemandes et s'emparèrent de Marigny. Dans la journée du 27 Juillet, on apprenait que les forces américaines s'approchaient rapidement de Coutances. Les dernières nouvelles nous apprenaient que des combats étaient en cours dans les faubourgs Nord de cette ville.

Sur le front de la Baltique, entre Ostrov, au Nord, et Drissa, au Sud, les russes ont lancé une nouvelle offensive et ont traversé la rivière Vilikya. Ils ont franchi la frontière lettone de 1939 et ont occupé une jonction ferroviaire sur la voie ferrée allant de Vilno à Kaunas, soit à une vingtaine de kilomètres de Kaunas.

Sur le front central, l'armée rouge a occupé Grodno, puis poursuivant leur avance les Russes franchirent l'ancienne ligne « Curzon-Brest Litowsk » et quelques heures plus tard, Moscou annonçait officiellement la prise des bastions ennemis de Bialystock et Brest-Litowsk, sur la voie ferrée menant à Varsovie.

Les Russes ne sont plus qu'à 45 kilomètres de cette dernière ville.

Sur le front Sud, entre Kovel et Tarnopol, les Russes ont lancé de violentes offensives qui leur ont permis d'occuper l'importante forteresse de Lwow.

Des unités soviétiques ont franchi le Bug et se sont emparées de Cholm et de Panevessye. Des ordres du jour du Maréchal Staline annoncèrent successivement, la prise des villes de: Pskov, Lublin, Narva et Ivanograd, actuellement appelé Demblin. Les Nazis ont déclaré avoir abandonné Kaunas en Lithuanie.

Italie: Malgré la forte résistance des troupes allemandes, les alliés continuent à progresser vers le Nord. Ils s'emparèrent des villes d'Ancone, d'Arezzo et de Livourne. Dans le secteur de l'Adriatique, les Polonais de la 8^{me} Armée ont percé les lignes ennemis à l'Ouest d'Ancone et se sont emparés de la ville par un mouvement tournant, qui leur a permis de capturer de nombreux prisonniers. Dans le secteur central, la 8^{me} Armée est entrée à Arezzo, et dans le secteur de la mer Tyrrhenienne, la 5^{me} Armée est entrée à Livourne, le troisième port de l'Italie. Les américains ont aussi occupé Pontedera, à l'Est de Pise, coupant ainsi la voie ferrée allant de Pise à Florence. Des éléments de la 5^{me} Armée occupent la partie Sud de Pise. Les alliés avancent maintenant le long de l'Adriatique, vers Pesaro et Rimini, et, dans le secteur central, ils se dirigent vers Florence. Le long de la mer Tyrrhenienne, de violents combats continuent à se dérouler. Les alliés occupent, sur le Tibre, la ville de Cita-di-Castello et les britanniques la ville de Terranovo.

Pacifique: Les Forces américaines sont débarquées ces jours derniers sur l'Île de Guam, s'emparant de la localité d'Alifon ils progressèrent au Nord et au Sud du port d'Apra. Quelques heures plus tard des fusiliers-marins ont effectué un nouveau débarquement, sur l'Île de Tinian, au Sud de Saipan, tandis que sur l'Île de Guam, ils s'emparaient de la ville de Tipi.

Situation politique:

Avant de quitter Washington et au cours d'une conférence de presse, donnée le dix Juillet, le Général de Gaulle a répondu à de nombreuses questions posées par des journalistes. « Pensez-vous que la France conservera l'Indochine intacte après la guerre », lui a-t-on demandé? « La France est certaine qu'elle retrouvera tout ce qui lui appartient », a dit le Général qui ajouta « Mais après avoir traversé de telles émotions, la France, en particulier, l'Indochine ne sera plus la même. « En quoi sera-t-elle différente » lui a-t-on demandé? « Ceci a été réglé par la conférence de Brazzaville, au printemps dernier, au cours de la discussion sur l'organisation future du monde » répondit le Général, qui déclara encore: « Un système fédéral sera établi, où chaque territoire sera représenté dans la fédération française. La France métropolitaine fera partie de cette organisation. A ce propos, l'Indochine ne s'appelle plus « l'Indochine » mais « l'union Indochinoise » signifiant l'union des peuples indochinois. Le Général de Gaulle ajouta: « Vous autres, journalistes, n'êtes-vous pas impressionnés par le fait, qu'après quatre années de guerre et de misères, pas un seul territoire n'abandonne la France, ni refuse sa contribution à la « France Combattante », cette coopération est venue spontanément de la part de soixante millions de personnes, dans les territoires d'Outre-Mer ».

Le seize Juillet, un commentateur de la B. B. C. a déclaré que le Général Eisenhower considérait les Forces françaises de l'Intérieur comme des unités combattantes, commandées et dirigées par le Général Koenig et formant partie intégrante des forces expéditionnaires alliées. Le Commandement suprême est résolu d'entreprendre tous les efforts nécessaires pour



poursuivre les auteurs des atrocités commises contre les membres des forces qu'il a sous son commandement.

Les délégués des Forces françaises de l'Intérieur ont donné, le seize juillet, au cours d'une conférence de Presse à Alger, en présence de membres du Gouvernement, un témoignage sur les luttes que mènent les forces du Maquis. «Nous constituons une force «révolutionnaire», a déclaré un des délégués. «Nous voulons que l'être humain puisse, à l'avenir, librement se cultiver et s'épanouir, sans être entravé, dans son développement par l'oppression des puissances de l'argent! »

Ils demandèrent des mesures de salut public et la peine de mort pour les traitres. Ils réclamèrent «des armes, encore des armes, toujours des armes». Beaucoup d'orateurs ont été, frénétiquement, applaudis par la foule, et lorsque la séance fut levée, les assistants se mirent debout et chantèrent la «*Marseillaise*».

Voici un extrait du communiqué spécial que le Général Eisenhower a publié sur l'activité des Forces Françaises de l'Intérieur: «Entre le 4 et le 15 juillet, les Forces françaises de l'Intérieur ont poursuivi leur activité, malgré de violentes attaques allemandes, très souvent appuyées par des blindés, des tirs d'artillerie et une puissante force aérienne. Dans la plupart des cas, l'ennemi fut repoussé, avec de lourdes pertes et les Forces Françaises de l'Intérieur purent se retirer avec succès. A la suite de ces opérations, les mouvements de la «Wermacht» ont été générés et l'acheminement des vivres et du matériel de guerre vers le front de Normandie, considérablement retardé. Les Forces Françaises de l'Intérieur multiplient, également, leurs coups de mains sur les canaux utilisés par l'occupant, et contre les usines de guerre servant aux nazis. A la suite d'une attaque surprise, les Forces françaises de l'Intérieur ont délivré plusieurs de leurs camarades internés dans des camps.

Les négociations engagées avec les alliés, concernant les accords relatif à la collaboration entre le Gouvernement Français et le Haut Commandement interallié dans les territoires libérés, se poursuivent normalement.

Le Gouvernement égyptien, auprès duquel le Gouvernement Français avait envoyé, récemment, une importante mission commerciale, a rompu avec Vichy et a reconnu le Gouvernement Français. M. Cochrane est arrivé à Alger pour établir la liaison entre le Gouvernement Français et les Gouvernements alliés.

Le Président Roosevelt, qui vient d'être choisi comme candidat du parti démocrate, vient de quitter la Maison Blanche pour une destination inconnue. M. Cordell Hull a annoncé l'ouverture, au mois d'août à Washington, de conversations relatives à la sécurité internationale d'après guerre, sécurité sur le principe de laquelle les Républicains et les Démocrates se sont mis d'accord.

Le Président du Conseil Japonais, l'Amiral Tojo, a démissionné, et le Japon se trouve, ainsi placé, du fait de ses revers continuels dans le Pacifique, devant une crise d'une extrême gravité.

Monsieur Pierre Viennot est mort à Londres, où il représentait le Gouvernement provisoire de la République

que Française. Il est mort à l'âge de 47 ans, à son poste de combat, comme un soldat.

Le vingt juillet eut lieu un attentat contre Hitler. Le Führer ne fut pas atteint et Goebbels déclare que: «Si ce n'est pas un miracle que le Führer ait échappé à la mort il n'y a pas de miracle». Le Général Korten, qui se trouvait derrière Hitler, au moment de l'explosion de la bombe, mourut à la suite de ses blessures et le Führer qui se trouvait à son bureau, fut lancé au milieu de la pièce, tandis que le mobilier volait par la fenêtre. La seule partie de la pièce qui ne fut pas atteinte par l'explosion, fut, malheureusement, celle où se trouvait Hitler.

Il est temps de songer à votre provision de Charbon.

La Maison **PATUREL FRERES** a toujours su servir et accommoder sa clientèle de façon satisfaisante. Pourquoi changer de fournisseur? Vous n'y trouveriez aucun avantage.

Venez donc vous faire inscrire sans plus tarder, vous pourrez ainsi vous assurer votre approvisionnement pour l'hiver.

Vous avez le choix entre le charbon de la Vieille Mine et celui du Bras d'or.

L'ESPAGNOL Gustave

Quai de la Roncière — SAINT-PIERRE

Articles de Ménage

Ripolin et Peintures toutes couleurs

Essences -:- Huile de lin -:- Mastic -:- Vernis

Verre ordinaire et imprimé, etc.

Appareils de Chauffage en tous genres

Eugène THEAULT

QUAI DE LA RONCIERE

FERBLANTERIE - QUINCAILLERIE

POSES APPAREILS DE CHAUFFAGE

SALLE DE BAINS ET ACCESSOIRES